

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTERATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 4

MONTREAL, 11 AVRIL 1896

No. 83

SOMMAIRE

A NOS ABONNES.

A nos Abonnés, *La Direction*.—Pharisiens,
Thermite.—Erreur Historique, *Rieur*.
 —Calicots, *Jean Richepin*.—Le "Cou-
 vent," *Canaque*.—Un Paon, *Fran-
 çois Coppée*.—Concert Symphonique,
Remy.—Feuilleton : Rome, (*Suite*)
Emile Zola.

Nous demandons l'indulgence de nos
 abonnés pour quelques jours encore. Le
 RÉVEIL est dans un état de transition de-
 puis déjà cinq semaines. Les soucis et le
 travail occasionnés par notre nouvelle or-
 ganisation ne nous ont pas permis de sur-
 veiller notre journal avec toute l'attention
 qu'il aurait fallu y mettre. Tout est à peu
 près complété aujourd'hui, et il est très
 possible que le prochain numéro contienne
 24 pages.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
 sont pas les conditions ordinaires des autres
 journaux. Nous livrons le journal à domicile
 (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au
 commencement de chaque mois. Tout ce que
 nous demandons au public est de voir le journal.
 Les abonnements en dehors de Montréal sont
 payables tous les quatre mois et d'avance. Nous
 enverrons un numéro échantillon gratuitement
 à tous ceux qui en feront la demande.

Nous demandons à tous nos abonnés de
 nous procurer de nouveaux lecteurs. La
 propagande par la parole est la plus effi-
 cace, et nous en avons eu maintes et
 maintes preuves.

Nous offrons de nouveau nos plus sin-
 cères remerciements à tous nos amis, en les
 priant de nous continuer leur précieux
 patronage.

Veuillez adresser vos lettres au
 Directeur du RÉVEIL,
 Boîte 2184,
 Montréal

LA DIRECTION.

PHARISIENS

C'est de nos confrères que nous voulons parler. Vous savez qu'il est convenu que nous ne sommes pas dignes d'attirer l'attention de ces graves personnages qui *font* dans le castorisme. Nous pouvons soutenir les thèses les plus justes, combattre pour les principes les plus honorables, du moment que nous n'avons pas pris l'avis d'un bedeau, nous scandalisons les pantins de la grande presse, qui trafiquent de la politique.

Mais si par hasard nous mettons à jour une de leurs nombreuses sottises, ils poussent des cris de dindons effarés et daignent s'occuper un peu de nous.

Ainsi, dans notre dernier numéro, nous avons signalé ce que nous persistons à appeler une hérésie commise par les sacrissimes du *Monde*. Là-dessus, émoi dans l'organe castor, émoi qui le traduisit par le préambule suivant :

“ Nous respectons trop nos lecteurs pour nous occuper ordinairement dans nos colonnes du nauséabond *Réveil*, successeur et continuateur du CANADA-REVUE de triste mémoire.

“ Nous ferons une exception aujourd'hui pour montrer à quel degré d'aberration morale on peut descendre “ quand une fois on se laisse glisser sur la pente fatale de la libre-pensée.”

Et patati, et patata ! Il y a une bonne demi-colonne dans ce goût là.

Pourquoi ? Parce qu'ou lieu de mettre un principe en question, nous avons mis en doute l'orthodoxie d'une nichée de castors. Nous aurions mis en doute le talent de nos ombrageux confrères du *Monde*, qu'ils n'auraient pas manqué de nous injurier de même. Par exemple, nous pouvons tout dire, le bien ou le mal, du moment qu'ils ne sont pas en cause, cela leur est bien égal. C'est leur morale à ces gens-là. Ils nous rappellent une anecdote.

Un jour, un employé se rend à son magasin. Un de ses camarades lui dit ;

—Le caissier vient de se sauver avec la caisse !

—Ah ! ah ! le gaillard !

—Et il a emporté aussi ton parapluie.

—Ah ! la canaille !

Eh bien nos confrères qui se sont constitués les gardiens de la morale, ressemblent à cet employé, que la morale soit attaquée ou protégée, ils s'en soucient peu ; mais qu'on ose seulement les regarder en souriant, et ils tombent dans des accès de rage.

Il paraît que c'est ainsi que l'on entend la défense de l'autel !

O ! Pharisiens !

THERMITE

ERREUR HISTORIQUE

Sous ce titre nous lisons dans la *Minerve* qui l'a emprunté au *Courrier de St. Hyacinthe*, la palpitante nouvelle que voici :

Très souvent des journaux canadiens qualifient l'ex-père Hyacinthe Loyson du titre d'ex-père Dominicain. C'est une erreur. Le Père Hyacinthe était religieux Carme déchaussé, quand il a apostasié. Tout jeune, il entra, il est vrai, au noviciat des Dominicains ; mais les Pères le renvoyèrent très vite, tant il était orgueilleux et absolu. Chez les Carmes, au contraire, il fit profession et il demeura au couvent de Passy, près Paris, jusqu'au jour funeste de sa scandaleuse apostasie. Si on veut rappeler son passé, qu'on dise donc ex-père Carme et non ex-père dominicain et alors on sera dans le vrai.

Mais, en vérité, qu'est-ce que cela peut faire aux fidèles que la conduite du Père Hyacinthe a scandalisés ? Dominicain ou carme déchaussé, quelle différence y a-t-il entre ces deux ordres, au point de vue de la gravité de l'action de l'ex-prédicateur ?

Est-ce que cette tardive mais bien caractéristique protestation n'indique pas clairement toutes les rivalités qui existent entre les différents ordres religieux ?

Cette niaiserie du *Courrier du Canada* et de la *Minerve* n'est pas pour donner du prestige aux ordres qui répudient si véhémentement le père Loyson.

RIEUR.

PRENEZ CECI EN NOTE.

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français, le *Baume Rhumal*, est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhumes, toux, bronchite, graves. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. Seulement 25cts la bouteille, en vente partout.

CALICOTS

S'il n'y a pas de pays au monde comme notre tant spirituel Paris pour être une champignonnière à clichés, il n'y en a certainement pas non plus où les clichés aient la vie mieux chevillée au corps. Une fois éclos, ces champignons deviennent des colonnes d'airain indéracinables, et les y voilà immortels.

Il y a tantôt trois-quarts de siècle (ce qui nous reporte à l'avènement de Louis-Philippe, tout bêtement) qu'a été mis en circulation le cliché concernant les calicots, par exemple ; et pour quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent, sinon plus, il est toujours parole d'Évangile.

Vainement, en travers du torrent d'idées toutes faites à cet égard, vainement Zola lui-même s'est campé dans ; *Au Bonheur des Dames*, avec ses larges épaules, son autorité de documentaire se donnant pour exact et admis comme tel par tant d'innombrables lecteurs. On n'a retenu de son livre que les étalages, les froufrous des failles et des satins, les écroulements de tapisseries, les lumières papillotantes, les couleurs chatoyantes, les grouillis de foule où il excelle. Et l'on a continué à y voir les calicots ainsi que les représente l'immuable cliché.

C'est tout juste si lui-même, malgré sa ferme volonté de réagir, n'a pas cédé au courant. Ici et là, sans y prendre garde, il l'a fait un peu, tant le cliché a de force, fût-ce sur ceux qui le combattent ! Jugez des autres, qui s'y complaisent !

Et partout et toujours, dans un tas de romans, dans maintes nouvelles, dans des échos, dans des revues, au café-concert où fleurit le mieux l'esprit parisien, partout et toujours triomphe le cliché sur les calicots, rédivive et indélébile.

Un godelureau frisé, pommadé, qui aune l'étoffe à coups d'œillades, qui ne parle qu'avec la bouche en cul de poule, et qui joue de la croupe à chaque reprise de son éternel et agaçant :

—Et avec ça, médème !

Voilà en quel bonhomme de chic se synthétisent à jamais désormais tous les calicots. Et le

cliché l'emporte même sur le témoignage de nos prunelles, qui prennent pour des prunes les nouvelles et véridiques épreuves offertes cependant à notre observation quotidienne par la quotidienne réalité

Car nous les voyons, en chair et en os, les calicots d'aujourd'hui ; il n'est personne qui n'ait plus ou moins affaire à eux, dans ces grands bazars du commerce moderne qui sont une des figures de notre Paris actuel et vivant. Nous devrions l'avoir bien dans l'œil, le type exact du calicot !

Pas du tout ! Nous préférons nous en tenir au type du cliché, légendaire et faux, et l'avoir dans le nez.

Ils seraient pourtant curieux à étudier et intéressants à connaître, ces calicots de l'heure présente, qui sont tout un peuple, et qui, par conséquent, ont une âme collective. Et, même à côté des romanciers analysant cette âme des calicots de l'heure présente, qui sait si les sociologues ne pourraient pas trouver là, en germe, l'âme du commerce qui sera celui de l'heure à venir !

Mais sans pousser jusqu'à cette philosophie de l'échange, qu'évoque cet essai, inconscient peut-être, de la quasi suppression des intermédiaires entre la production et la consommation, sans m'égarer non plus dans la toute neuve science de la psychologie collectiviste, rien qu'à fouiller telles de ces âmes individuelles, que de belles découvertes à y faire, que de passionnantes pages à y faire, que de passionnantes pages à en écrire !

Les calicots d'aujourd'hui, à les regarder seulement par le dedans, qu'ont-ils de commun avec les petits commis d'il y a cinquante ou même trente ans, fils de boutiquiers provinciaux, qui venaient à Paris faire, en quelque sorte, leur stage, étudiants en commerce, un peu plus vulgaires que les étudiants en médecine ou en droit ?

Des engagés volontaires dans un régiment où tous les grades peuvent se conquérir à la pointe de l'activité, de l'intelligence et de l'audace, voilà ce qu'ils sont, eux ! Dans le commerce de jadis, comme dans l'armée de l'ancien régime, on achetait les charges d'officiers ; et les sans-le-sou n'y pouvaient espérer que la sardine du sergent.

Dans le commerce nouveau, comme dans l'armée depuis la Révolution, tout homme de tête et de vaillance a au fond de sa giberne le bâton de maréchal.

Savez-vous que tel de ces calicots, bafoués par le cliché niais, après avoir commencé par vendre pour deux sous de fil, est devenu, à la force du poignet, lui, petit galopin, enfant du peuple, est devenu successivement premier employé, puis chef de rayon, puis intéressé, et se trouve enfin maintenant être co-proprétaire dans une de ces énormes maisons qui ont l'importance et le budget d'un ministère ?

Croyez-vous donc que la vie d'un pareil monsieur n'a pas eu ses batailles, son roman, sa beauté ?

Vous doutez-vous aussi que, sans parler de ces très rares victorieux (des exceptions, j'en conviens), en choisissant seulement parmi les arrivés de second et même de troisième ordre, il y a là plus d'intelligences qu'il n'en faudrait pour réorganiser, par exemple, tous nos consulats à l'étranger ? Aucun ministre du commerce n'y a pensé jamais, naturellement. Mais tenez pour certain que celui qui penserait à y penser ne serait pas une bête ; et quelques idées de ce genre, pas davantage, ont suffi à faire de Colbert un grand homme.

Descendons quelques échelons encore et bornons-nous à ceux d'entre ces calicots qui ont borné eux-mêmes leur horizon, qui n'espèrent des grands magasins ni la fortune éclatante, ni la fortune du tout, et qui se contentent d'y trouver la subsistance de chaque jour. Leur dur labeur, leur ténacité, leur humeur généralement aimable parmi des besognes incessantes et souvent fastidieuses, valent-elles donc le mépris et la risée ?

Notez-la surtout, cette bonne humeur qui est comme la cocarde de leur métier. Elle a son prix. Pour l'apprécier et leur en savoir gré, comparez-la, je vous prie, à l'aigre insolence dont font plutôt preuve les employés du gouvernement, les porteurs d'uniformes au service de l'Etat, c'est-à-dire au nôtre, et nos salariés cependant !

Et au nombre de ces calicots, ne l'oubliez pas, il y a des gens instruits qui lisent, qui aiment le

beau, qui vont au théâtre voir autre chose que des pièces à femmes, qui sont assidus chez Lamoureux et chez Colonne.

Il y a jusqu'à des bacheliers, oui, monsieur, oui, madame. Et plus que vous ne pourriez le croire ! Si vous l'ignoriez, je vous l'apprends. J'en connais. Et des poètes, des écrivains, des peintres, qui ont trouvé là, aux jours noirs, de quoi manger, un moment d'étape et d'abri avant de se remettre en route vers leur idéal.

Il y en a même, des bacheliers qui, entrés là pour y passer seulement, y sont restés. Et, ce qui étonnera bien des gens, il y en a aussi qui bravement y sont entrés avec le ferme propos d'y demeurer à toujours, sans honte d'un métier où ils avaient pour devise :

Le bon pain, c'est le pain gagné.

A ces courageux, dont le courage allait contre ce qu'il y a de plus redoutable chez nous, c'est-à-dire un préjugé d'éducation ; à ces fils de bourgeois élevés dans le respect et l'espoir des carrières administratives, estampillés du cliché ridiculisant les calicots, et qui ont osé quand même se faire calicots, à ces gaillards-là j'estime qu'on doit tirer son chapeau respectueusement. Ce sont des hommes. Ils donnent un salutaire et reconfortant exemple, en ce temps de demi-savants infatués et de ratés orgueilleux qui bouchent tous les chemins de leurs vanités mal satisfaites.

Ceux-là très simplement, sans en faire parade, et presque sans s'en douter, ils ont trouvé une des formes de l'héroïsme dans les sociétés nouvelles.

Ils auraient pu, comme tant de leurs congénères, prendre la queue-leu-leu dans la file des ronds-de-cuir parasites et user leurs fonds de culotte dans les bureaux où croupit la bourgeoisie sportulaire. Ils auraient pu aussi s'envenimer le cœur dans l'inaction et les espérances déçues et faire avec la peau d'âne de leur parchemin un tambour d'incompris pour s'enrôler dans cette armée où il n'y a que des tambours.

Au lieu de cela, au lieu de rester des pousses-cailloux de la médiocrité, au lieu de devenir des tapins de l'envie impuissante, au lieu de se plaindre ou de s'indigner en déblatérant contre les routines universitaires dont ils étaient victimes, au lieu de ces faiblesses ou de ces révoltes pué-
riles,

ils ont jeté leur diplôme aux orties comme on y jette un froc, et ils se sont forgé eux-mêmes l'arme du travail dont ils avaient besoin pour faire leur trou dans le monde et y couper leur tranche de pain.

Ces calicots-là sont la vraie trahison entre le monde actuel où il y a encore une ribambelle de classes, quoi qu'on en dise, et le monde possible où il ne devrait plus y en avoir que deux : celle des vaillants et celle des lâches.

JEAN RICHEPIN

LE "COUVENT"

Peut-être pensez-vous, chers lecteurs, que cette exilarante publication de M. l'abbé F. A. Baillargé, était allée rejoindre les vieilles lunes ? Détrompez-vous.

Le *Couvent* vit toujours. La preuve, c'est que nous venons de recevoir son numéro de mars, numéro renversant au point de vue du gros sel et des sentences à la Calino.

Sur la première page de cette publication sans pareille, s'étalent les lignes suivantes qui coulent après le titre suggestif de RESPECT :

"Jeunes filles,

"Vous avez un père et une mère : ne l'oubliez point."

On sent combien cette recommandation est indispensable pour des jeunes filles qui, sans ce sage avis, pourraient croire qu'elles ont reçu la vie par des procédés s'écartant des règles ordinaires. Et le rarissime éducateur qui a bouleversé Joliette, ajoute :

"Beaucoup de femmes sont malheureuses, malheureuses à voir ici-bas des lieux de l'enfer.

"Ces femmes, ce sont les jeunes filles, qui, il y a vingt ans, faisaient la désolation de leurs parents."

Un de nos amis, parfaitement informé, nous assure qu'il sera servi un an d'abonnement gratuit du *Couvent*, à toute personne qui comprendra le sens caché de ces lignes mystérieuses.

Nous passons sur tout ce qui concerne la boutique du *Couvent*, et nous nous arrêtons, extasiés, devant une recette pour faire pondre les poules. Il y a paraît-il, neuf règles à suivre pour obtenir des œufs.

Il faut d'abord un poulailler, chose dont nous ne nous doutions pas le moins du monde. Il faut aussi des poules, mais M. l'abbé F. A. Baillargé néglige de nous recommander cette particularité,

comptant évidemment sur notre intelligence pour suppléer à son silence.

Ensuite, il faut donner à manger aux poules, précaution indispensable si l'on veut avoir des pondeuses. Mais il ne faut pas leur donner une pitance quelconque ; il faut savoir choisir ce qui leur convient et ne pas oublier de leur faire avaler des "os verts broyés."

Quel spirituel calembour ? Des os verts broyés se prononcent *ovaires broyés*, ce qui explique tout le génie de l'hygiène alimentaire de la poule, attendu que cette dernière a pour fonction de nous donner des œufs.

Mon Dieu ! qu'on a donc de l'esprit au *Couvent* !

Mais il est aisé de comprendre que, seul, l'abbé F. A. Baillargé ne pourrait soutenir le poids d'une charge d'esprit comme celle que l'on étale dans le *Couvent*. Il lui faut un assistant qui partage ses travaux et sa gloire. Aussi M. l'abbé Emile Piché lui a-t-il troussé un article de quelques lignes — mais quelles lignes ! — sur la *Volonté*.

Nous détachons de cet article la scène suivante qui montrera combien les célibataires ensoufflés, qui nous donnent de si précieux conseils sur l'éducation des enfants, connaissent la question qu'ils traitent avec tant d'assurance,

BEBÉ âgé de six ans à moitié habillé — la mère couchée à moitié endormie :

BEBÉ.—Maman, Maman, Ma-a-a-man !! je vais prendre un sucre d'orge.

LA MÈRE à peine éveillée. Non. Non.

BEBÉ.—Oui, je le veux, maman Smith.

LA MÈRE.—Ne t'ai-je pas dit non ?

BEBÉ.—Mais je veux, maman Smith.

LA MÈRE.—Mais je ne veux pas.

BEBÉ.—Je l'aurai.

LA MÈRE.—Tu ne l'auras pas.

BEBÉ.—Mais je dis que je l'aurai.

LA MÈRE.—Je te dis que tu ne l'auras pas.

—BEBÉ se dirige vers l'armoire.

LA MÈRE complètement éveillée : Maria ! Maria ! apporte-moi le martinet. Allons, arrive ici, garnement.

BEBÉ.—Non, je ne viendrai pas.

LA MÈRE.—Arrive, je te dis.

BEBÉ.—Non. Non.

Alors a lieu une vraie chasse, tables et chaises sont bousculées, BEBÉ est à la fin fait prisonnier et reçoit une correction *postérieure* à sa demande.

LA MÈRE.—Ca je crois que tu es guéri, méchant enfant. Elle va se recoucher.

BEBÉ.—Je veux un sucre d'orge.

LA MÈRE.—Ferme ton bec, je te dis.

BEBÉ de plus fort en plus fort : Z. Williwilli-willerele-willerrilli ! (je veux, etc., etc.)

LA MÈRE.—Ah ! bonté divine, quel tourment ! Maria ! Maria ! apporte-moi le sac aux dragées. Tiens, prends cela, fichu enfant, et sors d'ici.

BEBÉ sort radieux et va sur le balcon respirer l'air frais et méditer philosophiquement sur l'inconstance des choses humaines.

Comme cette scène est charmante, et comme on sent que M. l'abbé Emile Piché connaît à fond et la vie de famille et l'art d'élever les enfants !

Le bon abbé ajoute, afin de prouver sa science :

Vous ne niez pas que cet enfant à une volonté, et sait l'utiliser, admettez aussi que la mère n'y comprend rien. Eh ! bien ainsi sont élevés les enfants et formés les élèves de notre siècle de lumière.

Parlez pour vous, M. l'abbé, pour vous et vos pareils. Nous, qui sommes des êtres utiles, nous avons été dressés autrement, nous sommes prêts à vous le prouver. Nous ne savons vraiment dans quel monde vous avez été élevé, et qui vous avez fréquenté, pour avoir vu un mioche de six ans à moitié habillé lorsque la mère était encore ou déjà couchée !

Apprenez donc à vos élèves à réciter *l'angelus*, mais dispensez-vous de leur donner des avis sur la façon dont on élève les enfants. Vous vous épargnez ainsi les quolibets de tous ceux qui, par hasard, liront votre prose comique.

CANAQUE

UN PAON

Il y a quelques années, le soleil était malade, et nous infligeait des étés absurdes et scandaleux. Je me rappelle, notamment, un certain soir de 11 juillet où il y a eu du brouillard !

Les astronomes découvraient des taches inquiétantes sur l'astre du jour, n'y comprenaient rien, essuyaient les verres de leurs télescopes, y perdaient leurs mathématiques.

Soyons justes. Phébus n'est pas un malade facile à observer ; on ne peut ni l'ausculter, ni lui tâter le pouls, ni lui faire tirer la langue.

Ce dont on était absolument sûr, par exemple, c'est que le soleil n'allait pas bien du tout et ne nous envoyait plus que de pâles et anémiques rayons. L'anarchie atmosphérique était telle que le blé ne semblait plus pousser et le raisin

mûrir que par habitude. On se résignait presque et l'on se disposait à passer toutes les canicules les pieds sur les chenets, quand, par bonheur, la santé du soleil s'est rétablie. Depuis deux ou trois ans, le printemps n'est plus un mythe, et il ne neige plus sur les lilas fleuris.

C'est à croire que le Père Eternel a voulu faire, là-haut, une expérience du régime parlementaire et, que, après toutes sortes de désordres, il y a sagement renoncé. Enfin, pour une raison ou pour une autre, il est incontestable que le soleil se porte beaucoup mieux et que nous jouissons d'un délicieux mois de mars.

Mon jardinet parisien — que j'ai retrouvé avec grand plaisir, après une assez longue absence, — est donc en train de faire sa toilette printannière. Les bourgeons s'ouvrent, les petites feuilles d'un vert si frais, si pur, — oh ! à en pleurer d'attendrissement — apparaissent de tous les côtés. Voici même les premières fleurs. Les jacinthes commencent à montrer le bout de leur nez, et j'aurai bientôt des tulipes. De plus, comme il n'y a pas de fête sans un peu de musique, les moineaux me donnent un concert, et, dominant leurs grêles et joyeux "coic-coic", un brave baryton de merle chante son grand air de tout cœur.

Cependant, la verdure est bien jeune, le printemps n'est encore qu'à l'état d'espérance, et la parure extraordinaire de mon petit jardin, en ce moment, c'est un paon du voisinage, qui a le caprice de passer chez moi toutes ses journées et qui, pendant que j'écris ces lignes, est là, sous mes yeux, à trois pas de ma fenêtre ouverte, et fait la roue à chaque instant, et ne se lasse pas de tirer, en mon honneur, et pour moi tout seul, son feu d'artifice de pierreries.

Ce merveilleux oiseau a pour domicile un beau et grand jardin, tout proche du mien ; mais, par une préférence que je ne m'explique pas, quoi que j'en sente tout le prix, c'est dans mon petit coin qu'il se plaît, et pas un jour il ne manque de me faire son éblouissante visite.

Buffon, qui a écrit sur l'oiseau de Jumon une page où se déploient toutes les pompes de son style, assure que le paon jouit des hommages rendus à sa beauté, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de lui faire étaler ses

plumes, c'est de le regarder, de lui adresser des paroles caressantes et louangeuses, et qu'au contraire, si l'on ne fait pas attention à lui, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne les sait point admirer.

Depuis que j'ai l'avantage de vivre dans l'intimité d'un paon, je suis tenté de croire que Buffon, en se faisant d'ailleurs l'écho d'une observation fort ancienne, ne nous a pas trompés, et qu'un instinct de vanité existe, en effet, chez le splendide gallinacé. Je n'ai pas remarqué, par contre, qu'il eût honte de lui-même et se cachât à tous les yeux, — comme le prétend aussi l'homme aux manchettes, — dans la saison où il est dépouillé de sa riche parure. L'automne et l'hiver dernier, ce paon honorait déjà mon petit jardin de sa préférence. Il ne traînait pas alors derrière lui, avec la majestueuse allure d'un roi, son long manteau d'or criblé d'émeraudes, mais bien un affreux paquet de baleines grises, qui ressemblait pas mal à la carcasse d'un vieux parapluie ; et je dois dire qu'il n'en paraissait nullement humilié et qu'il ne manifestait pas le moindre embarras.

Quant à la joie orgueilleuse de faire le beau et d'exciter l'admiration, elle est manifeste. Je crois même que le paon, mon ami, n'a abandonné son grand jardin que parce qu'il y était seul, la plupart du temps, et qu'il ne s'est installé sous mes fenêtres que parce qu'il recueille, en ce lieu favorable, les hommages qui lui sont dus. Il sait très bien, j'en suis persuadé, que, moi et les personnes de mon entourage, nous apprécions, comme elle mérite d'être appréciée, la fête qu'il donne à nos yeux. Chaque fois qu'il fait la roue, tout le monde à la maison, sans excepter les servantes, le contemple, s'extasie, lui dit avec une conviction enthousiaste : " Oui, tu es beau ! "

Convenez que c'est flatteur pour un paon comme pour un homme.

Aussi, il faut voir comme il est content, et quel mal il se donne, et comme il fait des grâces ! Il érige sa tête, agite son aigrette, gonfle son col de lapis-lazuli, piétine et se dresse sur ses ergots. Puis, il secoue ses ailes, ses admirables ailes, à la double série de plumes — les unes fauves, les autres pareilles à celles du fai-

san ; — et voici que son manteau féérique, sa longue queue où se confondent la mer glauque, le ciel bleu, le soleil, la lune et tout le firmament — palpite, se gonfle, se développe dans un long frémissement, et voici qu'il triomphe enfin, le royal oiseau, au centre de son écran de lumière, parmi les couleurs de tous les arcs-en-ciel, de toutes les pierres précieuses, de toutes les fleurs, de toutes les étoiles !

Ne me dites pas que nous sommes dans la saison des amours, que c'est plus fort que lui, qu'il fait toutes ces belles choses sans le vouloir. J'ai beaucoup vécu au milieu des gens de théâtre, et je sais ce que c'est qu'un acteur, entrant par la porte du fond, qui veut faire de l'effet et rendre rêveuses les dames des baignoires et des avant-scènes. — Je m'y connais en cabotins : le paon en est un,

Oh ! oui, c'est un comédien ; et il ménage, il fait désirer tant qu'il peut son éblouissement. Quand il commence à faire la roue, c'est toujours d'abord, en tournant le dos au public, comme s'il avait pris des leçons d'Antoine, au Théâtre-Libre. Et ce n'est qu'après une longue pause qu'il se met à volter tout doucement, tout doucement, sur lui-même, par de légers déplacements des pattes, et qu'il foudroie enfin les spectateurs de ces cent yeux d'or et de saphir.

Oui, c'est un comédien, et j'ai bien le sentiment qu'il me considère comme un simple public. Quand je suis seul à le regarder, il me semble même qu'il se donne déjà moins d'importance, qu'il n'emploie pas tous ses moyens, comme s'il n'avait devant lui qu'une demi-salle. Mais qu'un ou deux amis arrivent, et tout de suite il se surpasse.

J'en prends à témoin Léon Dierx, qui l'a tant admiré, il y a quelques jours. Mon paon a déployé pour lui toutes les coquetteries de Célimène, et jamais il n'avait mieux joué de son radieux éventail. Je me hâte d'ajouter qu'en s'efforçant de charmer l'excellent poète et le très pur artiste qu'est Léon Dierx, l'oiseau n'a fait que son devoir.

Malgré ses excusables habitudes de cabotinage j'ai donc pris en affection ce paon qui a bien voulu me demander l'hospitalité et dont la somptueuse personne transforme mon jardinet d'invalides en un coin du parc seigneurial. Des camarades pessimistes me disent bien que j'ai tort de tolérer là cet animal destructeur, qu'il va saccager mes pauvres plates-bandes, que je n'aurai pas une rose l'été prochain ; et ils s'étonnent encore que je supporte ses cris désagréables. Mais je reste plein d'indulgence pour mon admi-

nable visiteur. Il peut faire tous les dégâts qu'il voudra et crier sans cesse d'une voix stridente : "Léon !. Léon !." comme s'il voulait évoquer la grande ombre de Gambetta et rallier les opportunistes en déroute. Je lui pardonne tout d'avance, en faveur de sa beauté.

Et puis, la vue d'un paon est essentiellement philosophique et inspire de saines réflexions. En prodiguant tous ses trésors, par le plus arbitraire des caprices, à ce seul oiseau, la nature semble nous enseigner que la justice n'est pas de ce monde et que nos rêves d'égalité sont bien chimeriques. C'est sans doute fort immoral, mais la prestigieuse apparition d'un paon justifie tous les luxes et toutes les aristocraties. Qu'on ne prétende pas que la collectivité des oiseaux pourrait se partager ses richesses et se parer de son plumage ! Le geai a déjà fait une tentative de ce genre, et cela ne lui a pas réussi.

FRANCOIS COPPÉE.

Concert Symphonique.

Le seizième concert donné par l'orchestre symphonique de Montréal, vendredi dernier, doit être compté au nombre des meilleurs.

Nous allons essayer de traduire ici les impressions que nous avons éprouvées à l'audition des œuvres délicates qui ont été si remarquablement exécutées.

D'abord une suite de *Scènes pittoresques* de Massenet. *A. Marche.* — Morceau d'une allure martiale, rythmé d'une façon tout à fait originale. En même temps que l'oreille est charmée, l'esprit s'épanouit d'aise. On entend quelque chose d'inconnu, de nouveau, d'inattendu. Les effets sont produits par de savantes dissonances et par une tonalité qu'on pourrait appeler le *clair-obscur* de la musique. L'exécution de cette marche, extrêmement difficile malgré son apparente simplicité, a été parfaite, et c'est à cette perfection que l'on doit de savourer si pleinement ce morceau.

B. Air de Ballet — Ce qui distingue ces *scènes pittoresques*, c'est le procédé imitatif auquel le compositeur a recours. Ce n'est pas un langage de convention qu'il parle, c'est un langage élevé, mais clair, éloquent, intelligible à quiconque est capable de tressaillir. Aussi comprend-on de suite que cette *Air de Ballet* n'est pas destiné à cadencer les jetés battus des ballerines d'opéra mais bien à récréer des nymphes prenant leurs ébats sous la futaie.

Si nous continuons à assimiler la musique à la peinture, nous aurons le droit de comparer cet

cet air à un Corot, parce qu'il nous procure la même sensation que la contemplation d'un paysage bucolique du maître. On entend un chant doux et large des violoncelles, accompagné en pizzicato par les violons ; puis la flûte, et le hautbois se mettent à dialoguer sur un mode pastoral nous rappelant les classiques églogues où les faunes et les bacchantes se lutinaient au son des pipeaux. Ce n'est pas à un ballet de théâtre que l'on assiste, c'est à un ballet champêtre et idéal, où les divinités sylvestres s'ébattent au milieu des libellules.

C. Angelus. — A présent la nature se recueille. C'est d'abord un murmure ressemblant au bruissement des ailes et du feuillage, au souffle retenu des poitrines émues. Soudain l'airain retentit : ce sont les cors qui sonnent gravement l'heure de la prière. On entend d'abord un balbutiement qui grossit et, par un émouvant crescendo, atteint la note allégréée de l'hosanna, qui monte, monte, et se perd dans l'infini du ciel.

D. Fête Behême. — Ce n'est plus le ballet vaporeux des sylvains et des nymphes, c'est la grosse réjouissance villageoise. Cette fois Corot serait incapable de reproduire cette scène rustique trop épaisse pour ses fines et pâles couleurs, mais Rubens est là avec ses vigoureux personnages pour nous donner l'idée exacte de cette farandole de gens en sabots. Ce morceau à un cachet populaire où, nécessairement, le bruit domine. Mais le peuple a sans s'en douter un sens poétique très affiné. Aussi, malgré le plaisir qu'il goûte au milieu du tapage et des sons discordants, est-il pris du besoin de suspendre un instant sa folle agitation et d'épurer ses jeux. D'où une accalmie pleine de douceur. Mais cela a peu de durée et l'incohérence populaire reprend le dessus.

Voilà ce que l'on comprend, ce que l'on sent, ce que l'on voit pourrions-nous presque dire, quand on assiste à ces concerts symphoniques dont on ne peut que déplorer la rareté. Nous ne nous livrons pas à la fantaisie. Les maîtres, lorsqu'ils sont interprétés par des artistes, parlent au cœur, à l'âme et aux sens des foules, tout comme le plus aimé des déclamateurs.

M. Ch. Dom a ensuite exécuté un air varié sur le haut-bois, exécution d'autant plus difficile que cet instrument est un des plus ingrats à jouer seul. Les applaudissements qui ont salué M. Dom lui ont prouvé qu'il avait habilement triomphé de toutes les difficultés.

Le numéro trois était rempli par trois pièces de Henry Purcell. Quoique bien exécuté, ce numéro ne nous paraît pas digne d'un arrêt.

Nous n'en dirons pas autant de la *Suite Villageoise* de Th. Dubois, qui nous a procuré des jouissances aussi pures et aussi intenses que celles que nous avons éprouvées au commencement du concert avec Massenet.

La *Suite Villageoise* est composée de trois numéros.

(a) Paysage.—Morceau d'harmonie imitative où le caprice a la plus large place, mais qui vous saisit quand même par sa puissance mystérieuse, faite des bruits confus qui agitent les solitudes

(b) Intermède.—C'est aussi une fête villageoise, mais plus fantaisiste que celle de Massenet. Ce ne sont plus les Flamands de Rubens qui trépigignent sur l'aire, ce sont les bergères de Florian qui sautillent gracieusement. Et si nous voulions persister à chercher un terme de comparaison dans la peinture, nous dirions que nous avons *entendu* un tableau de Watteau. Ce morceau, d'une délicatesse ravissante, est joué en sourdine par les violons avec des traits en contrechant par les violoncelles ; le tout ponctué par les cymbales sourdes et brodé des dessins des flûtes concertant. Le morceau a été bissé.

(c) Fête.—Ce numéro, très brillant, très difficile, ne nous a pas livré le secret du poème qu'il renfermait ; nous nous sommes contentés de jouir des effets originaux qu'il produit et de l'applaudir bien fort.

Le cinquième numéro était *Le Vallon* de Lamartine, mis en musique par Gounod et chanté par M. Jos. Saucier, de qui nous devons nous borner à dire qu'il a une fort belle voix.

Enfin, le concert a été terminé par l'ouverture de Robespierre, de Littoff, dont nous avons déjà parlé.

Ces concerts sont devenus à la mode, ils sont suivis assidûment et nous réitérons nos félicitations à ceux qui comprennent combien il est bon d'aller se tremper aux belles et bonnes sources de l'art véritable.

REMY.

Nous avons le plaisir d'accuser réception d'une superbe lithographie de la maison Williams, Greene & Rome, les plus grands chemisiers du Dominion établis à Berlin, Ont. Leur représentant Montréalais est notre sympathique compatriote, M. W. D. Whiteford, Batisse Glenora, rue Notre Dame.

RAPIDITÉ D'ACTION.

La faveur dont jouit le *Saume Humal* auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité. 25 cts partout.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

II

Il était midi passé, il ne restait plus là qu'une des deux vieilles dames, qui semblait s'être endormie. A sa petite table de secrétaire, don Vigilio écrivait toujours, de son écriture menue, sur les immenses feuilles de son papier jaune. Et, de temps à autre seulement ses regards noirs se levaient du papier, comme pour s'assurer, dans sa continuelle défiance, que rien ne le menaçait.

Sous le morne silence qui retomba, Pierre resta un moment encore, immobile, au fond de la vaste embrasure de fenêtre. Ah ! que son pauvre être d'enthousiaste et de tendre était anxieux ! En quittant Paris il avait vu les choses si simples, si naturelles ! On l'accusait injustement, et il partait pour se défendre, il arrivait, il se jetait aux genoux du pape, qui l'écoûtait avec indulgence. Est-ce que le pape n'était pas la religion vivante, l'intelligence qui comprend, la justice qui fait la vérité ? et n'était-il pas avant tout le Père, le délégué de l'infini pardon, de la divine miséricorde, dont les bras restaient tendus à tous les enfants de l'Eglise, même aux coupables ? Est-ce qu'il ne devait pas laisser grande ouverte sa porte, pour que les plus humbles de ses fils pussent entrer dire leur peine, avouer leur faute, expliquer leur conduite, boire à la source de l'éternelle bonté ? Et, dès le premier jour de son arrivée, les portes se fermaient violemment, il tombait dans un monde hostile, semé d'embûches, barré de gouffres. Tous lui criaient casse-cou, comme s'il courait les dangers les plus graves, en y hasardant le pied. Voir le pape devenait une prétention exorbitante, une affaire de réussite si difficile qu'elle mettait en branle les intérêts, les passions, les influences du Vatican entier. Et c'étaient des conseils sans fin, des habiletés discutées longuement, des tactiques de généraux menant une armée à la victoire, des complications sans cesse renaissantes, au milieu de mille intrigues dont on devinait par-dessous l'obscur pullulement. Ah ! grand Dieu ! que tout cela était différent de l'accueil charitable attendu, la maison du pasteur ouverte sur le chemin à toutes les ouailles, les dociles et les égarées !

Ce qui commençait à effrayer Pierre, c'était ce qu'il sentait de méchant s'agiter confusément dans l'ombre. Le cardinal Bergerot suspecté, traité de révolutionnaire, si compromettant, qu'on lui conseillait de ne plus le nommer ! Il revoyait la moue de mépris du cardinal Bocca, era parlant de son collègue. Et monsignor Nani qui l'avertissait de n'avoir plus à prononcer les mots de religion nouvelle, comme s'il n'était

pas clair pour tous que ces mots signifiaient le retour du catholicisme à la pureté primitive du christianisme ! Était-ce donc là un des crimes dénoncés à la congrégation de l'Index ? Ces dénonciateurs, il finissait par les soupçonner, et il prenait peur, car il avait maintenant conscience autour de lui d'une attaque souterraine, d'un vaste effort pour l'abattre et supprimer son œuvre. Tout ce qui l'entourait lui devenait suspect. Il allait se recueillir pendant quelques jours, regarder et étudier ce monde noir de Rome, si imprévu pour lui. Mais, dans la révolte de sa foi d'apôtre, il se faisait le serment, ainsi qu'il l'avait dit, de ne céder jamais, de ne rien changer, pas une page, pas une ligne à son livre, qu'il maintiendrait au grand jour, comme l'inébranlable témoignage de sa croyance. Même condamné par l'Index, il ne se soumettrait pas, il ne retirerait rien. Et, s'il le fallait, il sortirait de l'Église, il irait jusqu'au schisme, continuant de prêcher la religion nouvelle, écrivant un second livre, la Rome vraie, telle que, vaguement, il commençait à la voir.

Cependant, don Vigilio avait cessé d'écrire, et il regardait Pierre d'un regard si fixe, que celui-ci finit par s'approcher poliment pour prendre congé. Malgré sa crainte, cédant à un besoin de confiance, le secrétaire murmura :

— Vous savez qu'il est venu pour vous seul, il voulait connaître le résultat de votre entrevue avec Son Eminence.

Le nom de monsignor Nani n'eut pas même besoin d'être prononcé entre eux.

— Vraiment, vous croyez ?

— Oh ! c'est hors de doute... Et si vous écoutiez mon conseil, vous agiriez sagement en faisant tout de suite de bonne grâce ce qu'il désire de vous, car il est absolument certain que vous le ferez plus tard.

Cela acheva de troubler et d'exaspérer Pierre. Il s'en alla avec un geste de défi. On verrait bien s'il obéissait. Et les trois antichambres, qu'il traversa de nouveau, lui parurent plus noires, plus vides et plus mortes. Dans la seconde, l'abbé Paperelli le salua d'une petite révérence muette ; dans la première, le valet ensommeillé ne sembla pas même le voir. Sous le baldaquin, une araignée filait sa toile, entre les glands du grand chapeau rouge. N'aurait-il pas mieux valu mettre la pioche dans tout ce passé pourrissant, tombant en poudre, pour que le soleil entrât librement et rendit au sol purifié une fécondité de jeunesse ?

L'après-midi de ce même jour, Pierresongea, puisqu'il avait des loisirs, à commencer tout de suite ses courses dans Rome par une visite qui lui tenait au cœur. Dès l'apparition de son livre, une lettre venue de cette ville l'avait profondément ému et intéressé, une lettre du vieux comte Orlando Prada, le héros de l'indépendance et de l'unité italienne, qui, sans le connaître, lui écrivait spontanément sous le coup d'une première lecture ; et c'était, en quatre pages, une protestation enflammée, un cri de foi patriotique, juvénile encore chez le vieillard, l'accusant d'avoir oublié l'Italie dans son œuvre, réclamant Rome, la Rome nouvelle, pour l'Italie unifiée et libre enfin. Une correspondance avait suivi, et le prêtre, tout en ne cédant pas sur le rêve qu'il faisait du néo-catholicisme sauveur du monde, s'était mis à aimer de loin l'homme qui lui écrivait ces lettres où brûlait un si grand amour de la patrie et

de la liberté. Il l'avait prévenu de son voyage, en lui promettant d'aller le voir. Mais, maintenant, l'hospitalité acceptée par lui au palais Boccanera, le gênait beaucoup, car il lui semblait difficile, après l'accueil de Benedetta, si affectueux, de se rendre ainsi dès le premier jour, sans la prévenir, chez le père de l'homme qu'elle avait fui et contre lequel elle plaquait en divorce : d'autant plus que le vieil Orlando habitait, avec son fils, le petit palais que celui-ci avait fait bâtir, dans le haut de la rue du Vingt-Septembre.

Pierre voulut donc, avant tout, confier son scrupule à la contessina elle-même. Il avait appris, d'ailleurs, par le vicomte Philibert de la Choue, qu'elle gardait pour le héros une filiale tendresse, mêlée d'admiration. En effet, après le déjeuner, au premier mot qu'il lui dit de l'embarras où il était, elle se recria.

— Mais, monsieur l'abbé, allez, allez vite ! Vous savez que le vieil Orlando est une de nos gloires nationales ; et ne vous étonnez pas de me l'entendre nommer ainsi, toute l'Italie lui donne ce petit nom tendre, par affection et gratitude. Moi, j'ai grandi dans un monde qui l'exécrait, qui le traitait de Satan. Plus tard, seulement, je l'ai connu, je l'ai aimé, et c'est bien l'homme le plus doux et le plus juste qui soit sur la terre.

Elle s'était mise à sourire, tandis que des larmes discrètes mouillaient ses yeux, sans doute au souvenir de l'année passée là-bas, dans cette maison de violence, où elle n'avait eu d'heures paisibles que près du vieillard. Et elle ajouta, plus bas, la voix un peu tremblante :

— Puisque vous allez le voir, dites-lui bien de ma part que je l'aime toujours et que jamais je n'oublierai sa bonté, quoi qu'il arrive.

Pendant que Pierre se rendait en voiture rue du Vingt-Septembre, il évoqua toute cette histoire héroïque du vieil Oriando, qu'il s'était fait conter. On y entrait en pleine épopée, dans la foi, la bravoure et le désintéressement d'un autre âge.

Le comte Orlando Prada, d'une noble famille milanaise, fut tout jeune brûlé d'une telle haine contre l'étranger, qu'à peine âgé de quinze ans il faisait partie d'une société secrète, une des ramifications de l'antique carbonarisme. Cette haine de la domination autrichienne venait de loin, des vieilles révoltes contre la servitude, lorsque les conspirateurs se réunissaient dans des cabanes abandonnées, au fond des bois ; et elle était exaspérée encore par le rêve séculaire de l'Italie délivrée, rendue à elle-même, redevenant enfin la grande nation souveraine, digne fille des anciens conquérants et maîtres du monde. Ah ! cette glorieuse terre d'autrefois, cette Italie démembrée, morcelée, en proie à une foule de petits tyrans, continuellement envahie et possédée par les nations voisines, quel rêve ardent et superbe que de la tirer de ce long opprobre ! Battre l'étranger, chasser les despotes, réveiller le peuple de la basse misère de son esclavage, proclamer l'Italie libre, l'Italie une, c'était alors la passion qui soulevait toute la jeunesse d'une flamme inextinguible, qui faisait éclater d'enthousiasme le cœur du jeune Orlando. Il vécut son adolescence dans une indignation sainte, dans la fière impatience de donner son sang à la patrie, et de mourir pour elle, s'il ne la délivrait pas.

Au fond de son vieux logis familial de Milan, Orlando vivait retiré, frémissant sous le joug, perdant les jours en conspirations vaines ; et il venait de se marier, il avait vingt-cinq ans, lorsque la nouvelle arriva de la fuite de Pie IX et de la révolution à Rome. Brusquement, il lâcha tout, logis, femme, pour courir à Rome, comme appelé par la voix de sa destinée. C'était la première fois qu'il s'en allait ainsi battre les chemins, à la conquête de l'indépendance ; et que de fois il devait se remettre en campagne, sans se lasser jamais ! il connut alors Mazzini, il se passionna un instant pour cette figure mystique de républicain unitaire. Rêvant lui-même de république universelle, il adopta la devise mazzinienne " Dio e popolo ", il suivit la procession qui parcourut en grande pompe la Rome de l'émeute. On était à une époque de vastes espoirs, travaillée déjà par le besoin d'une rénovation du catholicisme, dans l'attente d'un Christ humanitaire, chargé de sauver le monde une seconde fois. Mais bientôt un homme, un capitaine des anciens âges, Garibaldi, à l'aurore de sa gloire épique le prit tout entier, ne fit plus de lui qu'un soldat de la liberté et de l'unité. Orlando l'aima comme un dieu, se battit en héros à son côté, fut de la victoire de Rieti sur les Napolitains, le suivit dans sa retraite d'obstiné patriote, lorsqu'il se porta au secours de Venise, forcé d'abandonner Rome à l'armée française du général Oudinot, qui venait y rétablir Pie IX. Et quelle aventure extraordinaire et follement brave ! cette Venise que Manin, un autre grand patriote, un martyr, avait refaite républicaine, et qui depuis de longs mois résistait aux Autrichiens ! et ce Garibaldi, avec une poignée d'hommes, qui part pour la délivrer, frète treize barques de pêche, en laisse huit entre les mains de l'ennemi, est obligé de revenir aux rivages romains, y perd misérablement sa femme Anita, dont il ferme les yeux, avant de retourner en Amérique, qu'il avait habitée en attendant l'heure de l'insurrection ! Ah ! cette terre d'Italie, toute grondante en ces temps-là du feu intérieur de son patriotisme, d'où poussaient en chaque ville des hommes de foi et de courage, d'où les émeutes éclataient de partout comme des éruptions, et qui, au milieu des échecs, allait quand même au triomphe, invinciblement !

Orlando revint à Milan, près de sa jeune femme, et il y vécut deux ans, caché, rongé par l'impatience du glorieux lendemain, si long à naître. Un tonneur l'attendrit, dans sa fièvre ; il eut un fils, Luigi ; mais l'enfant coûta la vie à sa mère, ce fut un deuil. Et, ne pouvant rester davantage à Milan, où la police le surveillait, le traquait, finissant par trop souffrir de l'occupation étrangère, Orlando se décida à réaliser les débris de sa fortune, puis se retira à Turin, près d'une tante de sa femme, qui prit soin de l'enfant. Le comte de Cavour, en grand politique, travaillait dès lors à l'indépendance, préparait le Piémont au rôle décisif qu'il devait jouer. C'était l'époque où le roi Victor Emmanuel accueillait avec une bonhomie flatteuse les réfugiés qui lui arrivaient de toute l'Italie, même ceux qu'il savait républicains, compromis et en fuite, à la suite d'insurrections populaires. Dans cette rude et rusée maison de Savoie, le rêve de réaliser l'unité italienne, au profit de la monarchie piémon-

taise, venait de loin, mûrissait depuis des années. Et Orlando n'ignorait point sous quel maître il s'enrôlait ; mais déjà, en lui, le républicain passait après le patriote, il ne croyait plus à une Italie faite au nom de la république, mise sous la protection d'un pape libéral comme Mazzini l'avait imaginé un moment. N'était-ce pas là une chimère qui dévorait des générations, si l'on s'entêtait à la poursuivre. Lui, refusait de mourir sans avoir couché à Rome, en conquérant. Quitte à y laisser la liberté, il voulait la patrie reconstruite et debout, vivante enfin sous le soleil. Aussi avec quelle fièvre heureuse s'engagea-t-il, lors de la guerre de 1859, et comme son cœur battait à lui briser la poitrine, après Magenta, quand il entra dans Milan avec l'armée française, dans ce Milan que huit années plus tôt il avait quitté en proscrit, l'âme désespérée ! A la suite de Solferino, le traité de Villafranca fut une déception amère : la Vénétie échappait, Venise restait captive. Mais c'était pourtant le Milanais reconquis, et c'étaient aussi la Toscane, les duchés de Parme et de Modène, qui votaient leur annexion. Enfin, le noyau de l'astre se formait, la patrie se reconstituait, autour du Piémont victorieux.

Puis l'année suivante, Orlando rentra dans l'épopée. Garibaldi était revenu de ses deux séjours en Amérique, entouré de toute une légende, des exploits de paladin dans les pampas de l'Uruguay, une traversée extraordinaire de Canton à Lima ; et il avait reparu pour se battre en 1859, devançant l'armée française, culbutant un maréchal autrichien, entrant dans les villes, Côme, Bergame, Brescia. Tout d'un coup, on apprit qu'il était débarqué avec mille hommes seulement, à Marsala, les mille de Marsala, la poignée illustre de braves. Au premier rang, Orlando se battit. Palerme résista trois jours, fut emportée. Devenu le lieutenant favori du dictateur, il l'aïda à organiser le gouvernement, passa ensuite avec lui le détroit, fut, à sa droite, de l'entrée triomphale dans Naples, d'où le roi s'était enfui. C'était une folie d'audace et de vaillance, l'explosion de l'inévitable, toutes sortes d'histoires surhumaines qui circulaient, Garibaldi invulnérable, mieux protégé par sa chemise rouge que par la plus épaisse des armures, Garibaldi mettant en déroute les armées adverses, comme un archange, rien qu'en brandissant sa flamboyante épée. Les Piémontais, de leur côté, qui venaient de battre le général Lamoricière à Castelfigardo, avaient envahi les États romains. Et Orlando était là, lorsque le dictateur, se démettant du pouvoir, signa le décret d'annexion des Deux-Siciles à la Couronne d'Italie ; de même qu'il fit également partie, au cri violent de " Rome ou la mort ! " de la tentative désespérée qui finit tragiquement à Aspromonte : la petite armée dispersée par les troupes italiennes, Garibaldi blessé, fait prisonnier, renvoyé dans la solitude de son île de Caprea, où il ne fut plus qu'un laboureur.

Les six années d'attente qui suivirent. Orlando les vécut à Turin, même lorsque Florence fut choisie comme nouvelle capitale. Le sénat avait acclamé Victor-Emmanuel roi d'Italie ; et, en effet, l'Italie était faite, il n'y manquait que Rome et Venise. Désormais, les grands combats semblaient finis, l'ère de l'épopée se trouvait close. Venise allait être donnée par la défaite. Orlando était à la bataille malheureuse Custozza,

où il reçut deux blessures, le cœur plus mortellement frappé par la douleur qu'il éprouva à croire un instant l'Autriche triomphante. Mais, au même moment, celle-ci, battue à Sadowa, perdait la Vénétie, et cinq mois plus tard il voulut être venise, dans la joie du triomphe, lorsque Victor-Emmanuel y fit son entrée, aux acclamations frénétiques du peuple, Rome seule restait à prendre une fièvre d'impatience poussait vers elle l'Italie entière, qu'arrêtait le serment fait par la France amie de maintenir le pape. Une troisième fois, Garibaldi rêva de renouveler les pousses légendaires, se jeta sur Rome, indépendant de tous liens, en capitaine d'aventures que le patriotisme illumine. Et une troisième fois, Orlando fut de cette folie d'héroïsme, qui devait se briser à Mentana, contre les zouaves pontificaux, aidé d'un petit corps français. Blessé de nouveau, il rentra à Turin presque mourant. L'âme frémissante, il fallait se résigner, la résignation restait insoluble. Tout d'un coup, éclata le coup de tonnerre de Sedan, l'écrasement de la France; et le chemin de Rome devenait libre, et Orlando, rentrée dans l'armée régulière, faisait partie des troupes qui prirent position, dans la campagne romaine, pour assurer la sécurité du Saint-Siège, selon les termes de la lettre de Victor-Emmanuel écrite à Pie IX. Il n'y eut, d'ailleurs, qu'un simulacre de combat : les zouaves pontificaux du général Kanzler durent se replier, Orlando fut un des premiers qui pénétra dans la ville par la brèche de la porte Pia. Ah ! ce vingt septembre, ce jour où il éprouva le plus grand bonheur de sa vie, un jour de délire, un jour de complet triomphe, où se réalisait le rêve de tant d'années de luttes terribles, pour lequel il avait donné son repos, sa fortune, son intelligence et sa chair !

Ensuite, ce furent encore plus de dix années heureuses, dans Rome conquise, dans Rome adorée, ménagée et flattée, comme une femme en laquelle on a mis tout son espoir. Il attendait d'elle une si grande vigueur nationale, une si veillesse résurrection de force et de gloire, pour la jeune nation ! L'ancien républicain, l'ancien soldat insurrectionnel qu'il était, avait dû se rallier et accepter un siège de sénateur : Garibaldi lui-même, son Dieu, n'allait-il pas rendre visite au roi et siéger au parlement ? Mazzini seul, dans son intransigeance, n'avait point point d'une Italie indépendante et une, qui ne fût pas républicaine. Puis, une autre raison avait décidé Orlando, l'avenir de son fils Luigi, qui venait d'avoir dix-huit ans, au lendemain de l'entrée dans Rome. Si lui s'accommodait des miettes de sa fortune d'autrefois, mangée au service de la patrie, il rêvait de vastes destins pour l'enfant qu'il adorait. Il sentait bien que l'âge héroïque était achevé, il voulait faire de lui un grand politique, un grand administrateur, un homme utile à la nation souveraine de demain ; et c'était pourquoi il n'avait pas repoussé la faveur royale, la récompense de son long dévouement, voulant être là, aider Luigi, le surveiller, le diriger. Lui-même était, il donc si vieux, si fini, qu'il ne pût se rendre utile dans l'organisation comme il croyait l'avoir été dans la conquête ? Il avait placé le jeune homme au ministère des finances frappé de la vive intelligence qu'il montrait pour les questions d'affaires, devinant peut-être aussi par un sourd instinct que la bataille allait continuer maintenant sur le terrain

financier et économique. Et, de nouveau, il vécut dans le rêve, croyant toujours avec enthousiasme à l'avenir splendide, débordant d'une espérance illimitée, regardant d'une folle végétation de quartiers neufs, redevenir à ses yeux d'amant ravi la reine du monde.

Brusquement, ce fut la foudre. Un matin, en descendant l'escalier, Orlando fut frappé de paralysie, les deux jambes tout à coup mortes, d'une pesanteur de plomb. On avait dû le remonter, jamais plus il ne remit les pieds sur le pavé de la rue. Il venait d'avoir cinquante-six ans, et depuis quatorze ans il n'avait pas quitté son fauteuil, cloué là dans son immobile de pierre, lui qui autrefois avait si rudement couru les champs de bataille de l'Italie. C'était une grande pitié. L'éroulement d'un héros, le pis, alors, fut le vieux soldat, de cette chambre où il se trouvait prisonnier, assista au lent ébranlement de tous ses espoirs, envahie d'une mélancolie affreuse, dans la peur inavoué de l'avenir. Il voyait clair enfin, depuis que la griserie de l'action ne l'aveuglait plus et qu'il passait ses longues journées vides à réfléchir. Cette Italie qu'il avait voulue si puissante, si triomphante en son unité, agissait follement, courait à la ruine, à la banqueroute peut-être. Cette Rome qui avait toujours été pour lui la capitale nécessaire, la ville de gloire sans pareille qu'il fallait au peuple-roi de demain, semblaient se refuser à ce rôle d'une grande capitale moderne, lourde comme une morte, pesant du poids des siècles sur la poitrine de la jeune nation. Et il y avait encore son fils, son Luigi, qui le désolait, rebelle à toute direction, devenu un des enfants dévorateurs de la conquête, se ruant à la curée chaude de cette Italie, de cette Rome, que son père semblait avoir uniquement voulues pour que lui-même les pillât et s'en engraisât. Vainement il s'était opposé à ce qu'il quittât le ministère, à ce qu'il se jetât dans l'agio effréné sur les terrains et les immeubles, que déterminait le coup de démence des quartiers neufs. Il l'adorait quand même, il était réduit au silence, surtout maintenant que les opérations financières les plus hasardeuses lui avaient réussi, comme cette transformation de la villa Montefieri en une véritable ville, affaire colossale où les plus riches s'étaient ruinés, dont lui s'était retiré avec des millions. Et Orlando, désespéré et muet, dans le petit palais que Luigi Prada avait fait bâtir, rue du Vingt-Septembre, s'était entêté à n'y occuper qu'une chambre étroite, où il achevait ses jours cloîtré, avec un seul ierviteur, n'acceptait rien autre de son fils que cette hospitalité, vivant pauvrement de son humble rente.

Comme il arrivait à cette rue neuve du Vingt-Septembre, ouverte sur le flanc et sur le sommet du Viminal, Pierre fut frappé de la somptuosité lourde des nouveaux palais, où s'accusait le goût héréditaire de l'énorme. Dans la chaude après-midi de vieil or pourpré, cette rue large et triomphale, ces deux files de façades interminables et blanches disaient le fier espoir d'avenir de la nouvelle Rome, le désir de souveraineté qui avait fait pousser du sol ces bâtisses colossales. Mais surtout il demeura béant devant le Ministère des Finances, un amas gigantesque, un cube cyclopéen, où les colonnes, les balcons, les frontons, les sculptures s'entassaient, tout un monde démesuré, enfanté en un jour d'orgueil en un jour d'orgueil par la folie de la pierre. Et c'était là, en face, un peu plus haut, avait

d'arriver à la villa Bonaparte, que se trouvait le petit palais du comte Prada.

Lorsqu'il eut payé son cocher, Pierre resta embarassé un instant. La porte étant ouverte, il avait pénétré dans le vestibule ; mais il n'y apercevait personne, ni concierge, ni serviteur. Il dut se décider à monter au premier étage. L'escalier, monumental, à la rampe de marbre, reproduisait en petit les dimensions exagérées de l'escalier d'honneur du palais Boccanera : et c'était la même nudité froide, tempérée par un tapis et des portières rouges, qui tranchaient violemment sur le stuc blanc des murs. Au premier étage, se trouvait l'appartement de réception, haut de cinq mètres, dont il aperçut deux salons en enfilade, par une porte entrebâillée, des salons d'une richesse toute moderne, avec une profusion de tentures, et de velours et de soie, de meubles dorés, de hautes glaces réfléchissant l'encombrement fastueux des consoles et des tables. Et toujours personne, pas une âme, dans ce logis comme abandonné, où la femme ne se sentait pas. Il allait redescendre pour sonner, quand un valet se présenta enfin.

— Monsieur le comte Prada, je vous prie.

Le valet considéra en silence ce petit prêtre et parut comprendre.

— Le père ou le fils ?

Le père, monsieur le comte Orlando Prada.

— Bon ! monter au troisième étage.

Puis, il daigna ajouter une explication.

— La petite porte, à droite sur le palier. Frappez fort pour qu'on vous ouvre.

En effet, Pierre dut frapper deux fois. Ce fut un petit vieux très sec, d'allure militaire, un ancien soldat du comte resté à son service, qui vint lui ouvrir ; en disant, pour s'excuser de ne pas avoir ouvert tout de suite, qu'il était en train d'arranger les jambes de son maître. Tout de suite il annonça le visiteur. Et celui-ci, après une obscure antichambre très étroite, resta saisi de la pièce dans laquelle il entra, une pièce relativement petite, toute nue, toute blanche, tapissée simplement d'un papier clair ; fleurettes bleues. Derrière un paravent, il n'y avait qu'un lit de fer, la couche du soldat ; et aucun meuble, rien que le fauteuil où l'infirmes passait ses jours, une table de bois noir près de lui, couverte de journaux et de livres, deux antiquaires chaises de paille qui servaient à faire asseoir les rares visiteurs. Contre un des murs, quelques planches tenaient lieu de bibliothèque. Mais la fenêtre, sans rideaux, large claire, ouvrant sur le plus admirable panorama de Rome qu'on pût voir.

Puis, la chambre disparut, Pierre ne vit plus que le vieil Orlando, dans une soudaine et profonde émotion. C'était un vieux lion blonchi, superbe encore, très fort, très grand. Une forêt de cheveux blancs, sur une tête puissante, à la bouche épaisse, au nez gros et écrasé, aux larges yeux noirs étincelants. Une longue barbe blanche, d'une vigueur de jeunesse, frisée comme celle d'un dieu. Dans ce muflon léonin, on devinait les terribles passions qui avaient dû gronder ; mais toutes les charnelles, les intellectuelles, avaient fait éruption en patriotisme, en bravoure folle et en désordonné amour de l'indépendance. Et le vieil héros foudroyé, le buste toujours droit et haut, était cloué là, sur son fauteuil de paille, les jambes mortes, ensevelies, dispa-

rués dans une couverture noire. Seuls, les bras, les mains vivaient ; et, seule, la face éclatait de force et d'intelligence.

Orlando s'était tourné vers son serviteur, pour lui dire doucement :

— Batista, tu peux t'en aller. Reviens dans deux heures.

Puis, regardant Pierre bien en face, il s'écria de sa voix restée sonore, malgré ses soixante-dix ans :

— Enfin, c'est donc vous, mon cher monsieur Froment, et nous allons pouvoir causer tout à notre aise. . . Tenez ! prenez cette chaise, asseyez-vous devant moi.

Mais il avait remarqué le regard surpris que le prêtre jetait sur la nudité de la chambre. Il ajouta gaiement :

— Vous me pardonnerez de vous recevoir dans ma cellule. Oui, je vis ici en moine, en vieux soldat retiré, désormais à l'écart de la vie. . . Mon fils me tourmente encore pour que je prenne une des belles chambres d'en bas. A quoi bon ? je n'ai aucun besoin, je n'aime guère les lits de plume, car mes vieux os sont accoutumés à la terre dure. . . Et puis, j'ai là une si belle vue, toute Rome qui se donne à moi, maintenant que je ne peux plus aller à elle !

D'un geste vers la fenêtre, il avait caché l'embarras, la légère rougeur dont il était pris, chaque fois qu'il excusait son fils de la sorte, sans vouloir dire la vraie raison, le scrupule de probité, qui le faisait s'entêter dans son installation de pauvre.

— Mais c'est très bien ! mais c'est superbe ! déclara Pierre, pour lui faire plaisir. Je suis si heureux de vous voir enfin, moi aussi ! si heureux de serrer vos mains vaillantes qui ont accompli tant de grandes choses !

D'un nouveau geste, Orlando sembla vouloir écarter le passé.

— Bah ! bah ! tout cela, c'est fini, enterré. . . Parlons de vous, mon cher monsieur Froment, de vous si jeune qui êtes le présent, et parlons vite de votre livre qui est l'avenir. . . Ah ! votre livre, votre " Rome nouvelle," si vous saviez dans quel état de colère il m'a jeté d'abord !

Il riait maintenant, il prit le volume qui se trouvait justement sur la table, près de lui ; et, tapant sur la couverture de sa large main de colosse :

— Non, vous ne vous imaginez pas avec quels sursauts de protestation je l'ai lu ! . . . Le pape, encore le pape, et toujours le pape ! La Rome nouvelle pour le pape et par le Pape ! La Rome triomphante de demain grâce au pape, donnée au pape, confondant sa gloire dans la gloire du pape ! . . . Eh bien ! et nous ? et l'Italie ? et tous les millions que nous avons dépensés pour faire de Rome une grande capitale ? . . . Ah ! qu'il faut être un Français, et un Français de Paris, pour écrire le livre que voilà ! Mais, cher monsieur, Rome, si vous l'ignorez, est devenue la capitale du royaume d'Italie, et il y a ici le roi Humbert, et il y a les Italiens, tout un peuple qui compte, je vous assure, et qui entend garder pour lui Rome, la glorieuse, la ressuscitée !

Cette fougue juvénile fit rire Pierre à son tour.

— Oui, oui, vous m'avez écrit cela. Seulement, qu'importe, à mon point de vue ! L'Italie n'est qu'une nation, une partie de l'humanité, et je veux l'accord,

la fraternité de toutes les nations, l'humanité réconciliée, croyante et heureuse. Qu'importe la forme du gouvernement, une monarchie, une république ! qu'importe l'idée de la patrie une indépendante, s'il n'y a plus qu'un peuple libre, vivant de justice et de vérité !

De ce cri enthousiaste, Orlando n'avait retenu qu'un mot. Il reprit plus bas, d'un air songeur :

— La république ! je l'ai voulue ardemment dans ma jeunesse. Je me suis battu pour elle, j'ai conspiré avec Mazzini, un saint, un croyant, qui s'est hrisé contre l'absolu. Et puis, quoi ? il a bien fallu accepter les nécessités pratiques, les plus intransigeants se sont ralliés . . . Aujourd'hui, la république nous sauverait-elle ? En tout cas, elle ne différerait guère de notre monarchie parlementaire : voyez ce qui se passe en France. Alors, pourquoi risquer une révolution qui mettrait le pouvoir aux mains des révolutionnaires extrêmes, des anarchistes ? Nous craignons tous cela, c'est ce qui explique notre résignation . . . Je sais bien que quelques-uns voient le salut dans une fédération républicaine, tous les anciens petits Etats reconstitués en autant de républiques, que Rome présiderait. Le Vatican aurait peut-être gros à gagner dans l'aventure. On ne peut pas dire qu'il y travaille, il en envisage simplement l'éventualité sans déplaisir. Mais c'est un rêve, un rêve !

Il retrouva sa gaieté, même une pointe tendre d'ironie.

— Vous doutez-vous de ce qui m'a séduit dans votre livre ? car, malgré mes protestations, je vous ai lu deux fois . . . C'est que Mazzini aurait pu presque l'écrire. Oui ! j'y ai retrouvé toute ma jeunesse, tout l'espoir fou de mes vingt-cinq ans, la religion du Christ, la pacification du monde par l'Évangile. Saviez-vous que Mazzini a voulu, longtemps avant vous, la rénovation du catholicisme ? Il écartait le dogme et la discipline, il ne retenait que la morale. Et c'était la Rome nouvelle, la Rome du peuple qu'il donnait pour siège à l'Église universelle, à toutes les Églises du passé allaient se fondre : Rome, l'éternelle Cité, la prédestinée, la mère et la reine dont la domination renaissait pour le bonheur définitif des hommes . . . N'est-ce pas curieux que le néo catholicisme actuel, le vague réveil spiritualiste, le mouvement de communauté, de charité chrétienne dont on mène tant de bruit, ne soit qu'un retour aux idées mystiques et humanitaires de 1848 ? Hélas ! j'ai vu tout cela, j'ai cru et j'ai combattu, et je sais à quel beau gâchis nous ont conduits ces envolées dans le bleu du mystère. Que voulez-vous ! je n'ai plus confiance.

Et, comme Pierre allait se passionner, lui aussi et répondre, il l'arrêta :

— Non, laissez-moi finir . . . Je veux seulement que vous soyez bien convaincu de la nécessité absolue où nous étions de prendre Rome, d'en faire la capitale de l'Italie. Sans elle, l'Italie nouvelle ne pouvait pas être. Elle était la gloire antique, elle détenait dans sa poussière la souveraine puissance que nous voulions rétablir, elle donnait à qui la possédait la force, la beauté, l'éternité. Au centre du pays, elle en était le cœur, elle devait en devenir la vie, dès qu'on l'aurait réveillée du long sommeil de ses ruines . . . Ah ! que nous l'avons désirée, au milieu des victoires et des défaites, pendant des années d'affreuse impatience ! Moi,

je l'ai aimée et voulue plus qu'aucune femme, le sang brûlé, désespéré de vieillir. Et, quand nous l'avons possédée, notre folie a été de la vouloir fastueuse, immense, dominatrice, à l'égal des autres grandes capitales de l'Europe, Berlin, Paris, Londres . . . Regardez-la, elle est encore mon seul amour, ma seule consolation, aujourd'hui que je suis mort, n'ayant plus de vivants que les yeux.

Du même geste, il avait de nouveau indiqué la fenêtre. Rome, sous le ciel intense, s'étendait à l'infini, tout empourprée et dorée par le soleil oblique. Très lointains, les arbres du Janicule fermaient l'horizon de leur ceinture verte, d'un vert limpide d'émeraude ; tandis que le dôme de Saint-Pierre, plus à gauche, avait la pâleur bleue d'un saphir, éteint dans la trop vive lumière. Puis, c'était la ville basse, la vieille cité rousse, comme cuite par des siècles d'étés brûlants, si douce à l'œil, si belle de la vie profonde du passé, un chaos sans borues de toitures, de pignons, de tours, de campaniles, de coupes. Mais, au premier plan, sous la fenêtre, il y avait la jeune ville, celle qu'on bâtissait depuis vingt-cinq années, des cubes de maçonneries entassés, crayeux encore, que ni le soleil ni l'histoire n'avaient drapés de leur pourpre. Surtout, les toitures du colossal Ministère des Finances étalaient des steppes désastreuses, infinies et blafardes, d'une cruelle laideur. Et c'était sur cette désolation des constructions nouvelles que les regards du vieux soldat de la conquête avaient fini par se fixer.

Il y eut un silence. Pierre venait de sentir passer le petit froid de la tristesse cachée, inavouée, et il attendait courtoisement.

— Je vous demande pardon de vous avoir coupé la parole, reprit Orlando. Mais il me semble que nous ne pouvons causer utilement de votre livre, tant que vous n'aurez pas vu et étudié Rome de près. Vous n'êtes ici que depuis hier, n'est-ce pas ? Courez la ville, regardez, questionnez, et je crois que beaucoup de vos idées changeront. J'attends surtout votre impression sur le Vatican, puisque vous êtes venu uniquement pour voir le pape et défendre votre œuvre contre l'index. Pourquoi discuterions-nous aujourd'hui, si les faits eux-mêmes doivent vous amener à d'autres idées, mieux que je n'y réussirais par les plus beaux discours du monde ? . . . C'est entendu, vous reviendrez, et nous saurons de quoi nous parlerons, nous nous entendrons peut-être.

— Mais certainement, vous êtes trop bon, dit Pierre. Je n'étais venu aujourd'hui que pour vous témoigner ma gratitude d'avoir bien voulu lire mon livre avec intérêt et que pour saluer en vous une des gloires de l'Italie.

(A suivre)

Une gêne pénible.

En s'accumulant dans les tuyaux des bronches, les sécrétions produisent une gêne très pénible de la respiration. Le *maume humal* en modifiant la nature de l'expectoration et procure un très rapide soulagement au malade. En continuant le traitement on assure au malade une guérison très rapide. 25c la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||
..... ||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL.

Papier de Toilette ...

Enrouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
 "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
 "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz.
 "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau,
 \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
 ... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
 CONTRE LE FEU
 ET SUR LA VIE

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investis en Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de
 Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses
 assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bell No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX, AGENT POUR MONTRÉAL
 ET LES ENVIRONS.

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
 Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
 tide Filiatreault au No. 30 rue St-Gabriel,
 Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS

AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
 York Life, 11 Place d'Armes, Montréal

Téléphone 1521

S. S. Burroughs

W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
 AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
 d'Armes, Chambres 315 et 316.
 Téléphone 2243

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de Publications Artistiques et Littéraires. Achat et vente de Livres d'occasion... 1615 rue Notre-Dame
MONTREAL

Scientific American
 Agency for



PATENTS

PATENTS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinete et de Solfege

221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES

"NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux
 qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feront
 bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
 bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur
 montrer.

JOHN LOVELL & SON,

25 Rue St. Nicolas.